

Répliques



Marilia est rentrée du Théâtrotour, son grand voyage consacré à la découverte de la diversité théâtrale du monde. Pour en savoir plus sur cette incroyable aventure qui a duré un an, vous pouvez relire les numéros 24 à 27 d'Atelier théâtre et bien sûr consulter le site : www.theatrotour.com

Comment se sont passées les dernières semaines de ton « Théâtrotour » ?

Ma dernière étape a été le Brésil, pays où je suis née. J'y suis restée un mois et demi, c'était merveilleux. Mais je commençais à avoir envie de rentrer. La fa-

n'était pas évident ! J'ai contacté le service de presse d'Avignon en leur disant que je rentrais d'un tour du monde, que je souhaitais interviewer les artistes français et étrangers présents au Festival et en leur demandant s'ils pouvaient m'aider à avoir un rendez-vous. On m'a écouté et on m'a gentiment envoyée « promener » en me disant que le Festival d'Avignon, ce n'était pas n'importe quoi, que je n'avais pas la carte de presse et qu'il fallait que je me débrouille toute seule.

Entretien avec **Marilia de Lorgeril** comédienne voyageuse

tigue aidant, j'étais un peu moins émerveillée de tout ce que je voyais. Je suis rentrée en France au mois de juillet, au moment du festival d'Avignon, et je me suis dit qu'il fallait que j'en profite pour boucler la boucle.

Ce n'était pas prévu au départ ?

Non ! Et puis l'idée m'est venue que finir par le festival d'Avignon me permettrait de rencontrer des artistes que j'admire et aussi de me « reconnecter » en tant que comédienne.

Je suis arrivée directement au Festival, encore assez fatiguée de mon tour du monde, avec plein d'énergie et le côté « rentre-dedans » comme j'en avais pris l'habitude lors de mes voyages. Je me suis tout de suite rendue compte que ce

Cela s'est passé différemment dans les autres pays que tu as traversés ?

Oh oui ! Partout ailleurs, c'est beaucoup plus ouvert qu'en France, où tout est très hiérarchisé. En Inde, j'ai rencontré des grands maîtres sans aucun problème. En Argentine, je voulais rencontrer le célèbre metteur en scène et auteur, Mauricio Kartun, dont je venais de voir un spectacle. Je me suis retrouvée dans un magnifique théâtre et tout d'un coup, j'ai eu très peur de ma démarche, je me suis sentie toute petite dans ce cadre prestigieux, je me suis retrouvée en France, avec mon système de pensée français parce que le lieu me rappelait la Comédie Française. Je me suis dit, c'est un grand truc, on ne peut pas y rencontrer les gens comme ça. Mais, je me suis

quand même forcée à parler à l'ouvreuse ! Je lui ai dit que je voulais parler au metteur en scène et elle m'a répondu qu'elle allait voir ce qu'elle pouvait faire, elle en a parlé à sa supérieure, qui a transmis à l'assistante de Mauricio Kartun. En la voyant arriver, j'ai pensé : « bon, ils m'envoient l'assistante parce que le metteur en scène ne veut pas me parler, mais c'est déjà très gentil ». Elle est arrivée, m'a fait la bise (alors que je ne la connaissais pas !), m'a demandé en quoi consistait mon projet, m'a tutoyée aussitôt (c'est vrai qu'on tutoie très facilement là-bas) et m'a demandé mon mail en me disant que Mauricio allait m'écrire le lendemain pour

convenir « Je pensais que cela marchait d'un rendez-vous quand on y allait "au culot" »

J'ai remercié sans y croire. Le lendemain à 10h, j'avais un mail de Mauricio Kartun, très chaleureux, me donnant un rendez-vous pour l'interview ! Le soir, je le rencontrais, c'était très intéressant et très sympa. Par la suite, il m'a envoyé des textes, des photos... les choses étaient faciles. Alors quand je me suis retrouvée à Avignon... !

C'est à ton retour que tu as pris conscience de la difficulté d'entrer en contact en France où tu le savais déjà ?

Bien sûr, je savais que c'était difficile d'aller à la rencontre des artistes, mais je mettais cela sur le compte de ma timidité. Je pensais que cela marchait quand on y allait « au culot »... Et là, je me suis rendue compte que même avec du culot, cela ne marchait pas forcément !

Du coup, à Avignon, j'ai plutôt rencontré des artistes étrangers du In, qui étaient très ouverts : Rodrigo Garcia, Dieudonné Niangouna (auteur et metteur en scène congolais) qui m'a présenté d'autres artistes, etc.

Tu n'as pas interviewé d'artistes français ?

Non. J'ai des promesses d'interview : Ariane Mnouchkine, Nicolas Bouchot (le Roi Lear de Jean-François Sivadier). J'étais fatiguée, je n'avais peut-être pas l'énergie... En quinze jours, j'ai vu beaucoup de spectacles, mais j'arrivais à

saturation, je n'arrivais plus à apprécier ce que je voyais.

Quels sont les pays, les formes théâtrales qui t'ont marquée ?

On m'a toujours dit que je sacralisais trop le fait d'être sur scène... Et c'est ce que j'ai retrouvé en Asie et en Indonésie, ce caractère sacré du théâtre. Là-bas, le théâtre est précieux pour le comédien. En Indonésie, on joue pour les dieux ! Il y a un rituel de concentration, de maquillage, pour rentrer dans quelque chose d'important, alors qu'en France, certains acteurs font les idiots dans les coulisses, ne font pas attention aux autres...

J'ai été fascinée par le travail physique demandé, l'apprentissage du métier de comédien qui dure parfois jusqu'à vingt ans, et je me suis rendue compte que ma formation corporelle était nulle !

En Inde et en Indonésie, j'ai été prise par la beauté des spectacles mais je ne suis pas rentrée complètement dedans parce que je ne comprenais pas tout. Mais au Japon, j'ai assisté à un spectacle de Bunraku où j'étais en larmes : je ne pensais pas me laisser émouvoir par des marionnettes « s'exprimant » en japonais !

J'ai beaucoup aimé aussi les spectacles vus en Argentine, qui ont une forme plus « occidentale » : il y a une dynamique incroyable là-bas.

Tu es partie avec ton compagnon, qui avait lui aussi un projet ?

Oui. Son projet était de partir à la rencontre de Français qui ont décidé de s'installer à l'étranger pour créer leur affaire, d'appréhender le risque d'entreprendre à l'étranger et de comprendre pourquoi ils ont choisi tel pays avec tel projet. Cela nous a permis d'avoir des approches diversifiées de chaque pays et de rencontrer des gens très différents.

Vous échangez sur vos rencontres ?

Oui. On se débrouillait pour avoir un emploi du temps où chacun allait au rendez-vous de l'autre, le but étant de partager nos passions et nos intérêts. À la base, le monde économique ne m'attire pas vraiment mais là, cela m'a intéressée, parce que j'ai compris que les en-

trepreneurs sont un peu comme les artistes : des personnes qui créent avec leur cœur, malgré les risques, et si cela marche c'est parce que la passion est là.

Tu as aussi joué ton spectacle pour enfants...

Je l'ai joué une vingtaine de fois, environ deux fois par pays. Cela m'a beaucoup appris sur la notion de « ici et



maintenant » : quand on joue pour des enfants dans des conditions compliquées, il faut être sur le coup ! J'ai appris à m'adapter à une langue, à un lieu et à un public différents, c'était passionnant. Moi-même, j'ai voulu faire du théâtre parce que petite, j'avais vu un spectacle qui m'avait beaucoup marquée... J'ai l'impression d'avoir donné à mon tour cette petite étincelle à un enfant par-ci, par-là, je trouve ça génial.

As-tu senti des différences de réactions avec les publics ?

Oui, mais je ne sais pas si cela était dû à la culture ou aux circonstances. Au Brésil, cela a été fort et dur, je ne sais pas pourquoi. J'ai joué près d'une décharge, au milieu d'une favela, les enfants ont des conditions de vie horribles, au milieu des ordures et des mouches... Quand j'ai commencé, trois petits se sont mis à pleurer, ils étaient terrifiés... tandis que d'autres restaient impassibles, le visage éteint... Je me suis dit : « oh la la, je ne suis pas drôle du tout ». Cela m'a demandé un énorme effort de continuer malgré tout, et puis des yeux se sont allumés, j'ai senti qu'ils rentraient progressivement dans mon histoire... En

discutant après avec des adultes présents, j'ai compris que c'était des enfants enfermés dans eux-mêmes, qui n'avaient pas l'habitude de voir des spectacles. À l'inverse, en Inde, j'ai joué pour des enfants très pauvres mais très réactifs : je faisais un truc, ils étaient morts de rire, applaudissaient, se levaient, sautaient, un truc dingue ! J'avais l'impression d'être Patrick Bruel ou une star de rock devant un public déchaîné... Mon meilleur souvenir de comédienne !

Comment avez-vous fait au niveau financier ?

Pour mon projet, j'ai eu la bourse « Défi Jeunes » du Ministère de la Jeunesse et des Sports, la bourse « Paris Jeunes Aventures » de la Mairie de Paris, des aides de la Mairie de Meudon et de Sèvres, et la bourse « 3600 Km » (j'ai été très contente de l'obtenir car il y avait beaucoup de concurrence). Mais malgré toutes ces aides, cela n'a pas couvert la totalité du voyage ! Cela nous a coûté 20 000 euros par personne (40 000 pour nous deux), ce qui est un gros budget pour un tour du monde, même si ce n'était pas tous les jours le grand confort. On a dormi dans des petits hôtels mais aussi sous la tente... on

« J'ai appris à m'adapter à une langue, à un lieu et à un public différents »

était près de nos sous, quand même ! En Australie, c'était tellement cher qu'on a dormi dans la voiture... cela faisait partie de l'aventure. C'est d'ailleurs la seule fois où nous avons loué une voiture, sinon on se déplaçait en train ou en bus. On avait fait un emprunt au cas où, pour être sûrs... donc nous rentrons sans dette. Mais nous avons explosé notre budget initial. Par exemple, en Afrique du Sud, nous avons doublé nos prévisions. C'est surtout le logement que nous avons mal estimé, parce que dans les guides les prix ne sont pas les bons, ils ont doublé voire triplé.

Comment se passe votre retour ?

Mon compagnon avait obtenu un congé sabbatique de sa boîte, donc il vient de reprendre son travail.

Pour ma part, comme prévu, je n'ai pas

de travail, je n'ai plus été « dans le circuit » pendant un an, mais je suis revenue avec une grosse énergie

Au quotidien, cela a été dur de se remettre dans le bain, de voir qu'on a plus le temps. Pendant un an on a vécu ce qu'on pourrait vivre en quatre ans ici, on travaillait aussi mais dans un domaine qui nous intéressait vraiment... D'un coup, on se dit que la vie ici est un peu dure, même si on est très content d'être en France et que l'on s'est rendu compte qu'on était privilégié d'avoir un toit, un frigo rempli, de pouvoir voyager, aller au cinéma, en vacances.

La suite du projet ?

Une exposition photo (à Meudon et à Paris) et des articles pour Grand Reportage. Je propose aussi des expositions-conférences pour les lycées ou écoles de théâtre parce que je trouve qu'on ne connaît pas assez ce qu'est le théâtre ailleurs.

Comme j'ai été boursière de la Mairie de Paris, il fallait que je donne quelque chose en échange, je vais jouer mon spectacle pour enfants des hôpitaux, et j'en suis très contente.

Est-ce que ton regard sur la vie théâtrale française a changé, depuis ton retour ?

C'est difficile d'avoir le statut d'intermittent en France (nombre d'heures à obtenir, etc.), mais on est

« Cela donne envie de jouer d'avoir vu tous ces spectacles ! »

quand même très chanceux... même si cela incite les comédiens à choisir les projets s'il y a des cachets à la clé, pour « faire ses heures », donc à préférer la sécurité plutôt que la qualité.

Dans presque tous les autres pays, les comédiens ne gagnent pas d'argent et sont obligés d'avoir un travail à côté, un peu comme les amateurs en France. Comme ils sont moins dépendants de l'argent, ils s'investissent vraiment dans des projets qui leur plaisent, avec passion et dynamisme. Ils investissent du temps : le soir, le week-end et travaillent beaucoup sans perte de temps. Ça com-

mence à l'heure, cela finit à l'heure, c'est très professionnel, alors qu'ils ne gagnent pas d'argent !

Qu'est-ce que ce voyage a suscité chez toi ?

J'ai envie d'être plus moteur dans des projets artistiques, de mettre en scène, de

« Au quotidien, cela a été dur de se remettre dans le bain »

continuer à monter sur scène, cela donne envie de jouer d'avoir vu tous ces spectacles ! Cela m'a donné une énergie et une motivation incroyables.

Le théâtre ne délivre pas forcément un message, mais lors de mon voyage, j'ai été frappée par certains spectacles qui avaient un sens, et je me suis rendue compte de l'importance que pouvait avoir le théâtre, comme en Afrique du Sud avec le problème de l'apartheid. J'ai aussi rencontré des gens en Argentine qui ont fait du théâtre pendant la dictature, c'était un acte de résistance, de parler, de dénoncer le régime, de se confronter à la censure...

Le théâtre c'est tout ce qu'on peut partager, faire comprendre, au niveau politique, social, relationnel. Il permet d'aller vers des publics qui ne sont pas forcément accessibles, de s'adresser directement aux gens et de faire passer un autre message que celui des médias dominants comme la télé. Je ne suis pas une militante mais cela m'intéresse cette dimension-là.

Avant mon voyage, j'étais plus enfermée dans la réalité quotidienne du métier : trouver des castings, faire mes heures, etc.

Je suis rentrée en me disant que j'avais envie de m'engager dans des choses qui me plaisent, sans forcément penser à la rémunération. Mais je ne sais pas si c'est réalisable, parce qu'il faut aussi penser à payer son loyer ! ■

Propos recueillis par Sophie Balazard

Les structures intéressées par une intervention à destination des jeunes (exposition photos, vidéo et conférence adaptée) peuvent contacter Marília par mail : marilia@theatrotour.com